

Catherine Lavarenne
QUELQUES LIEUX DE CONSTANCE
Montréal, Hélio trope 2018, 165 p., 21,95 \$

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Quand la vie passe par la mort

Le titre *Quelques lieux de Constance*, premier roman de Catherine Lavarenne, résume on ne peut mieux son sujet : Sébastien Combe demande à sa sœur Constance de le rejoindre à Montréal. Elle doit signer le document autorisant le corps médical à débrancher les appareils qui gardent en vie leur mère, plongée dans un profond coma. Comme le verdict des médecins ne laisse aucun espoir pour sauver Madeleine, Constance croit qu'il s'agira d'un simple aller-retour. À son arrivée, elle se rend à l'hôpital où elle rencontre Sébastien et sa femme Irène. Surgit alors le souvenir central du roman, celui de sa fuite lors d'une excursion scolaire à Boston. Il y a une trentaine d'années, elle avait tenté de retrouver Misty, sa mère biologique, qu'elle espérait retracer à Albany, mais la police l'avait rattrapée et ramenée chez Madeleine Combe, sa mère adoptive. Depuis, Constance n'a jamais expliqué les raisons de sa fugue. C'est ce silence qui sous-tend tout le roman dont il est également la force motrice.

Même si Constance est musicienne et part souvent en tournée avec son groupe, les lieux évoqués dans la première partie du livre ne se trouvent pas aux États-Unis — exception faite d'Albany et Amsterdam dans l'État de New York —, mais à Montréal : l'hôpital, un café, l'appartement de Madeleine, entre autres. Une particularité du caractère de Constance se dessine dès la première page du roman : elle observe les gens qui croisent son chemin, des employés à l'aéroport, un homme qui attend avec elle l'ascenseur à l'hôpital ou encore madame Padoie, une femme âgée qui la confond avec Nina, sa dame de compagnie. De près ou de loin, tous tournent soit autour de Constance, soit de Madeleine, et resserrent doucement la narration sur Misty qui avait été l'égérie d'artistes, musiciens pour la plupart, qui passaient une ou deux nuits chez elle en visite, sans que le lecteur n'aperçoive une seule figure de père. Constance se rend à l'appartement de Madeleine que celle-ci a dû quitter précipitamment. Commence un travail d'archéologie de l'âme humaine, tout en déductions à partir d'objets épars qui rappellent la présence palpable de celle qui attend sa mort. Constance découvre une série de chèques envoyés à sa mère, jamais encaissés car cette dernière avait tout gardé, jusqu'aux enveloppes et aux timbres, lui permettant de suivre sa fille sur les routes américaines. Ces documents

libèrent une foule d'images avec « trop de scènes inutiles, trop de portes à refermer ». De toute évidence, Constance écrit son propre roman de famille. Sans y arriver, elle (re)construit sa mère adoptive tout comme elle avait tenté de le faire avec Misty, l'autre mère, celle qui l'a abandonnée.

Placée dans des lieux propices à l'évocation de souvenirs, ceux-ci hypnotisent Constance jusqu'à la déranger profondément. Elle découvre l'amour que Madeleine lui a porté en lui donnant la liberté de partir : « Il n'est pas trop tard pour apprendre à distinguer la liberté de l'art de la fuite, se dit-elle en éteignant les lumières. » En fait, Madeleine avait quitté son appartement au centre-ville pour le troquer contre une maison de banlieue, suffisamment grande pour elle et ses deux enfants. C'est là qu'elle est devenue la « pâle automate de ville-dortoir qui s'ennuyait du quartier où elle avait toujours vécu, devenu inabordable ».

Partout où Constance passe, elle engrange des bouts de vies humaines et se constitue « son catalogue de souvenirs inventés ». Au moment où le hasard lui fait rencontrer madame Padoie, Constance repousse la signature du document qui l'a amenée à Montréal puisqu'elle a d'autres morceaux de vie à recoller.

On pose souvent la question visant à saisir le moment où un roman « prend son envol ». Ici, l'interrogation serait oiseuse. Dès les premières lignes, Constance (son nom, comme les autres, n'est pas choisi au hasard, on s'en doute) établit sa priorité : chercher sa mère. Pour atteindre son but, elle recueille au fil des rencontres les bribes de vie qu'elle tente de comprendre afin de percer les énigmes que lui posent ses deux mères. Nous assistons alors à un jeu de miroirs subtil, précis et réglé au quart de tour, où Constance répond aux attentes des rencontres et assume le rôle de la femme aimée et perdue. Dans un roman axé sur l'omniscience de la narration, ce genre d'exercice peut faire basculer l'écrivain dans un récit forcé où la mièvrerie le guette à chaque détour. Rien de cela ne paraît ici. Nous faisons la connaissance d'Arielle, qui vient de subir une chirurgie au cerveau ; de Bobby, immigrant d'un pays de l'Est, souffrant d'une infection ; de Marlon, étouffé par le dévouement de sa femme. Les trois personnages partagent la chambre de madame Padoie, qui émerge parfois de sa douce confusion mais continue d'appeler Constance « Nina », sa dame de compagnie.

Par ce procédé, Lavarenne relève un autre défi : quelle stratégie choisir pour fondre Constance et les amours toujours vivantes dans la mémoire des trois malades, pris dans la brume causée par la médication ? Assise sur le lit de la dame à l'esprit embrouillé, l'étrangère leur donne accès à une autre réalité, révolue mais toujours actuelle. Le charme opère, les images surgissent, le fantôme du passé s'incarne dans le corps de la magicienne qui souligne qu'elle « aime collectionner les lieux d'où [elle] arrive ». Ainsi, quand Arielle l'entend parler de cette mère cherchée il y a longtemps, elle n'entend plus les répliques de madame Padoie, mais celles de sa propre mère. Spectatrice, Arielle retourne dans son enfance, « enfermée dans un

petit corps d'enfant dont les gestes lui échappent ». Comme elle, Bobby retrouve une femme qui a joué un rôle central dans sa vie, Gabriela, sa grande sœur. Quant à Marlon, il entend parler l'inconnue de « la faille originelle, la fracture qui l'ont transformé en personne à trous ». Ils ignorent que leur présence empêche Constance d'apposer sa signature sur le document, à côté de celle de son frère.

Reste à savoir pourquoi l'inquiète et inconstante Constance s'intéresse autant au sort de madame Padoie. Elle accepte de se rendre à l'appartement de son amie âgée où elle renouvelle l'expérience vécue auparavant dans celui de Madeleine. Constance découvre un lieu emblématique, chaotique, où les murs sont couverts d'immenses collages. Là, des images découpées dans des magazines voisinent de nombreuses cartes postales, du même genre que celles qu'elle avait elle-même collées jadis sur les murs chez sa mère biologique. Le choc de la confrontation avec un décor semblable en tout point avec une période de son enfance l'étourdit et, comme chez sa mère adoptive, un profond malaise l'envahit. Quand elle trouve dans le carnet d'adresses le nom et le numéro de téléphone de la dame de compagnie, Nina Holmsted, Constance l'appelle et la rencontre. Il vaut mieux ne pas révéler la fin du roman. Au lecteur de découvrir ce qui s'est *vraiment* passé, de douter de la version de Constance ou d'accepter celle de Sébastien.

Une constante, le *cantus firmus* du roman, sous-tend l'histoire racontée, la mort. Elle se cache dans les plis du rideau d'une chambre d'hôpital, sous un linge placé à sécher sur la vaisselle. Ni présence menaçante ni amie, elle signale la fatalité qui attend toute vie, aussi aveugle et invincible que l'amour de Madeleine pour Constance.

Voilà un premier roman de très haut calibre qui surprend par la maîtrise d'un sujet délicat. Si les fils de la trame narrative s'entremêlaient, la construction, savamment assemblée, finirait par implorer. À première vue, le lecteur ne s'aperçoit pas des difficultés que pose la rédaction d'un livre aussi ambitieux, si dense qu'on ne peut pas s'empêcher de penser d'abord à Emmanuèle Bernheim (*Le cran d'arrêt*), ensuite à Michèle Lesbre (*Écoute la pluie, Sur le sable*), à Julie Mazzieri (*La Bosco*), à Hélène Frédérick (*Forêt contraire*) ou à plusieurs autres auteures publiées chez Hélio trope, même si leurs procédés sont différents. Ces écrivaines ne sont pas seulement reliées par la sobriété de la langue. Elles ont en commun l'élément qui caractérise tout écrivain dont les textes survivent à la frénésie de la consommation, réduisant le livre à l'état de produit éphémère dont on dispose après l'avoir lu. Leurs personnages illustrent les angoisses de notre temps, que les auteures filtrent, retravaillent et rendent intelligibles, et peu importe si les écrivaines ont puisé ou non dans leur propre vécu (Verena Stefan, Angela Cozea, Martine Delvaux). Dans ces récits, la fiction devient plus grande que la réalité. Elle rejoint les lecteurs qui, après avoir fermé le livre, ne peuvent ignorer les questions nées du récit. Alors ils y

retournent, car ils veulent *savoir*. Il est difficile de rendre plus bel hommage à la main qui a écrit ces pages.